

29 Sept. 73

Sous des appellations diverses, dans un désordre involontaire, la rentrée parisienne se fait sous le signe de la cacophonie (voir « Paris-Normandie » du 28 septembre). Du Festival d'automne à la 8e Biennale de Paris, d'un bout à l'autre de la capitale, dans tous les lieux, le dynamisme fait exploser les cadres. Les musées, les théâtres et les galeries sont réquisitionnés.

Ici on présente de la danse moderne, là des pièces d'avant-garde ou de la musique contemporaine. L'animation, pour la première fois depuis longtemps, l'emporte sur toutes les considérations compassées. Même si, dans le désir d'aller au plus vite, on oublie d'aider le spectateur désorienté par tant de nouveautés, Paris qui renait oublie de prévenir ses habitués et cela risque de provoquer des malentendus.

Ainsi la Biennale de Paris a pris des leçons évidentes auprès de la dernière Documenta de Kassel. La filiation apparaît vite dans l'exposition et jusque dans l'enquête réalisée par J.-M. Poinsot sur les visiteurs...

Mais, ce que Kassel peut se permettre en s'adressant à ce que le monde entier compte de connaisseurs, devient difficile à Paris. Après tant de monotone, le bond en avant méritait des précautions, même oratoires.

Avec la Biennale de Paris, on retrouve les mêmes événements que pour la présentation au musée Gallica. Mais, au contraire de la Galerie Sonnabend qui devrait mettre en lumière la logique d'une démarche, la Biennale n'obtient ici, dans les salles du Musée national d'Art moderne ou dans celles du Musée d'Art moderne de la ville de Paris, que le résultat d'une ouverture où chaque chose se conjugue au hasard des rencontres.

En effet, cette manifestation a pour but de présenter de jeunes artistes internationaux, âgés de moins de 35 ans. Le désordre, normal, naît de ce regroupement qui, jamais, ne laisse apparaître un thème majeur. On retrouve mêmes toutes les options, toutes les tentatives rassemblées de leur seul point commun, la jeunesse de leurs auteurs.

Il est donc compréhensible que la visite de la Biennale laisse une impression de capharnaüm. Il ne pouvait en être autrement.

Toutes les tendances contemporaines sont représentées dans des essais qui, s'ils ne sont pas toujours convaincants, sont du moins assumés, glorieusement amoncelés au fil des salles. La foire de l'art n'est qu'apparente : le bouillonnement l'emporte, tumultueux.

Les points de repère

Toutefois, il paraît regrettable que cette barrière de la naissance demeure infranchissable. La Biennale gagnerait sans doute à cohabiter avec des artistes repérés, dont tous n'ont pas encore obtenu ni notoriété, ni gloire.

Il existe aussi d'autres catégories d'artistes qui souffrent de n'être point montrés suffisamment. Il en existe aussi d'autres qui ont si manifestement influencé les travaux exposés qu'il aurait été bon de les voir figurer à leurs côtés.

Ainsi, il aurait été possible de faire la part de l'invention, du dépassement, et du ouïisme. Car le déjà-vu se laisse lire sur certaines œuvres...

Au-delà de ces précautions, et ce malgré les conditions de la Biennale, des choses explosent, souvent.

Il y a l'équipe Crom'ca et, bien entendu, Louis Cane. Avec quatre grands plisés de toiles qui se poursuivent au sol, il dispose de l'espace comme d'un gigantesque tableau. Ses teintes imprimées, orange ou bleues, impriment une densité particulière à leur support. Mais la Biennale, qui tire gloire de ses découvertes passées, avait-elle le droit d'accorder des emplacements à des œuvres déjà connues ? Il en est de même pour Giulio Paolini ou Jean-Michel Meurice, dont les traits fine éblouissent. Ce dernier a bénéficié récemment d'une présentation au C.N.A. (Centre national d'art contemporain).

Par contre, le Groupe 70, originaire de Nice, devait être montré. Ne serait-ce que pour Louis Chacal. Ses petits découpages sur tissus, pliés comme des mouchoirs, témoignent d'une réelle recherche. Il n'en est pas toujours de même pour l'ensemble du groupe. Certains plisés de toiles semblent directement inspirés de « support-surface ».

L'aspect le plus intéressant de la Biennale tient cependant dans l'ouverture sur le monde qu'elle procure. Grâce à elle, on prend le pouls des orientations étrangères. Les Allemands avancent vers des situations gags, parfois provocatrices. C'est le cas pour Wolfgang Weber avec sa tente de bambou qui protège une douzaine de figurines de Tarzan, le roi de la jungle.

Johannès Geuer, dans ses scènes, s'amuse aussi. Parmi les Marx Brothers, il glisse Karl Marx...

Les artistes islandais, eux, semblent préoccupés par le vent. Ils font intervenir cet élément atmosphérique dans l'aléatoire organisation de leurs sculptures. Quant aux Chiliens, absents de la Biennale pour des raisons politiques, ils basent leur travail sur l'action de rue. La Brigada Ramona Parra peignait directement sur les murs à l'occasion de grands rassemblements.

Curieux sont les artistes asiatiques. Lee Guen-Yong dans « Tenu corporelle » exhibe un tronc d'arbre scié, amené là avec ses racines et

sa terre. L'écologie à l'envers. Tat-suo Kawa Guchi, pour sa part, organise l'usage irrationnel de la force électrique. Avec toutes sortes de matériaux conducteurs, il imagine un parcours complexe, ahurissant, où les néons bleus assombrissent le climat créé par les rouges résistances, mises à nu. L'ensemble paraît inquiétant, sous le bricolage.

Plus troubles, plus terrifiantes sans doute, les sépultures de Karina Raack qui puise dans le style Dracon ou, encore, l'intervention des amis de Jean Clareboudt qui se complaisent dans un décor de terre humide. Malgré son titre poétique, « la route est la boîte refermée aux yeux mi-clos », son travail porte les mêmes angoisses que les plus malades des guerres.

Dans un autre domaine, la télévision fait son apparition. Des artistes exploitent maintenant le matériel vidéo pour s'exprimer et, surtout, pour faire parler le public. C'est du moins ce que tente le groupe allemand « Telewissen ». Mais il n'obtient pas une forte participation. Les habitudes n'existent pas encore.

A. LEBAUBE

• Huitième Biennale de Paris, du 15 septembre au 21 octobre, au Musée d'Art moderne de la ville de Paris et au Musée national d'Art moderne. Parallèlement, une trentaine de galeries parisiennes présentent de jeunes artistes.